

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—La fortune d'Henriette est bien modeste... deux cent mille francs à peine sauvés par vous du naufrage à la mort de son père. Il n'y a pas là de quoi tenter la cupidité d'un coureur de dots...

—A ces deux cent mille francs j'ai l'intention de joindre une somme égale... répliqua le comte. Que deviendra cet argent entre les mains d'un dissipateur qui en quelques années a dévoré l'héritage de son père ?

Le vicaire de Saint-Ambroise ne répondit pas tout de suite.

A coup sûr il y avait là un problème dont la solution ne lui semblait point facile.

—C'est à Gilbert Rollin lui-même qu'il faut poser cette grave question, mon cher oncle... dit-il enfin.

—Au fait, pourquoi non ?

—Comme oncle et comme tuteur d'Henriette vous avez le droit, vous avez même le devoir de confesser celui qui aspire à l'honneur d'être son mari. Puisqu'il songe au mariage, c'est qu'il veut devenir sérieux... il doit certainement se préoccuper de l'avenir, former des projets... Voyez-le... Questionnez-le... Ses réponses vous éclaireront, et avec votre regard si loyal, qui descend jusqu'au fond des âmes, vous lirez la vérité dans la sienne...

—Eh bien ! je le verrai, dit le comte. Cependant, ajouta-t-il après un instant de réflexion, je ne suis officiellement informé de rien... Gilbert Rollin n'a fait aucune démarche auprès de moi... Parler le premier de ce mariage ne serait-ce pas en quelque sorte lui jeter ma nièce à la tête ?

L'abbé sourit.

—Attendez alors qu'il vienne à vous... fit-il, je suis certain que vous n'attendrez pas longtemps.

—Il est d'accord avec ta cousine ?...

—Naturellement, puisqu'ils s'aiment.

—N'est-ce pas dangereux, cela ?

—Non.

—Henriette est extravagante... Je me suis aperçu plus d'une fois qu'elle voyait la vie sous un jour absolument faux... Une trop grande intimité avec ce Gilbert, qui ne m'inspire aucune confiance, pourrait l'entraîner à des imprudences.

Le vicaire de Saint-Ambroise répondit d'un ton grave :

—Ne craignez pas cela, mon oncle... Henriette est une d'Areynes... Le sang de toute une lignée de femmes chastes coule dans ses veines, et ce sang n'a point dégénéré !...

—Tu es optimiste, mon neveu !

—J'ai étudié la vie, j'en connais les fièvres, les misères, les exaltations, les folies et les vices... comme j'en connais les joies saines et les grandes vertus... Eh bien ! je ne crois pas qu'une fille de bonne race, dont l'âme est haute et dont le cœur est pur, puisse faillir, même par imprudence ! Je vous ai dit ce que je devais vous dire, mon cher oncle. A vous d'agir maintenant...

Ces mots terminèrent l'entretien.

L'abbé d'Areynes se retira, laissant le comte de très méchante humeur et sous le coup de la préoccupation fort vive que lui causait l'amour de sa nièce pour ce Gilbert Rollin, dont le passé lui semblait suspect quoiqu'il n'en connût que la surface.

Il fit appeler Henriette et, pour se soulager, lui parla sans le moindre ménagement.

La jeune fille, à qui son cousin avait dit quelques mots avant de quitter l'hôtel, s'attendait à cet orage passager, et, à vrai dire, ne s'en inquiétait pas outre mesure.

Elle écouta son oncle en laissant paraître sur son visage plus d'émotion qu'elle n'en éprouvait en réalité, car elle avait la certitude que M. d'Areynes, après avoir récrimé, céderait.

Aussi, lorsque le comte eut parlé longuement, pour toute réponse elle dit :

—Je l'aime...

—Sais-tu seulement s'il mérite d'être aimé ! !

—Il le mérite, puisque je l'aime... L'instinct de mon cœur ne peut me tromper !...

—Gilbert Rollin a fait des folies de toutes sortes !

—Il a fait ce que font les jeunes gens quand ils n'ont personne à côté d'eux pour les diriger...

—Il a mené l'existence la plus orageuse !

—Tant mieux !...

—Comment, tant mieux ?...

—Oui ; il appréciera davantage la vie calme, pleine de tendresse et de dévouement, que je saurai lui faire...

—Il a dissipé la fortune qui lui venait de son père...

—Les erreurs du passé le mettront en garde contre lui-même pour l'avenir... M. Gilbert a sans doute commis des fautes. Elles sont pardonnables, car elles n'ont point entaché son honneur... Vous pouvez lui adresser des reproches, mon cher oncle, mais vous ne pouvez nier qu'il soit un homme du monde et du meilleur monde, n'ayant rien des allures des petits jeunes gens d'aujourd'hui qui semblent à vingt ans plus épuisés que des vieillards, et dont l'esprit débile ne vaut pas mieux que la santé. M. Gilbert au moins, lui, est fort, et il est intelligent...

—A quoi cela lui a-t-il servi, puisqu'il n'a jamais voulu rien faire de sa force et de son intelligence...

—Il a du moins acquis l'expérience !... D'ailleurs je ne suis plus une enfant et je saurai guider mon mari...

D'une voix bien tendre, bien câline, Henriette ajouta, en entourant de ses bras le cou de son oncle et en l'embrassant sur les deux joues :

—Et puis je l'aime, mon cher petit oncle... je lui ai donné mon cœur... je lui ai donné mon âme !... sans lui je serais malheureuse, et vous ne voulez pas mon malheur, vous qui m'aimez comme m'aurait aimée mon père...

Quel caractère, si vigoureusement trempé qu'il soit, ne cède à une caresse adroite ?

La rudesse du comte se fondit sous les baisers d'Henriette.

—C'est bon... c'est bon... dit-il, d'une voix émue. Tu es une ensorceleuse, et tu fais de moi tout ce que tu veux ! Si c'est une folie, je m'en lave les mains, et je vais attendre la visite de M. Gilbert Rollin...

X

Trois jours après les scènes de famille que nous venons de raconter, Gilbert, instruit de ce qui s'était passé entre le vicaire de Saint-Ambroise et le comte, entre Henriette et son tuteur, se présentait à l'hôtel de la rue de Vaugirard, afin de demander officiellement la main de Mlle d'Areynes.

Le comte Emmanuel, très malheureux de penser que le départ de sa nièce, après le départ de son neveu, allait faire le vide autour de lui, et que ses dernières années se passeraient dans la solitude ; très inquiet d'ailleurs pour l'avenir et pour le bonheur de la jeune fille, car ce mariage quasi forcé ne lui semblait de nature à assurer ni l'un ni l'autre, reçut Gilbert Rollin avec un embarras manifeste et une froideur qu'il ne cherchait point à cacher, puis, après avoir laissé l'entretien s'engager par des phrases de politesse banale, après avoir écouté en hochant la tête la demande du jeune homme, il entama carrément, d'une façon presque brutale, la question si grave de l'avenir, ne ménageant point ses expressions, rappelant au solliciteur les extravagances déplorables d'un passé qui l'épouvantait pour la destinée d'Henriette, si cette destinée s'enchaînait à la sienne par le mariage.

Gilbert avait prévu cet accueil et s'était préparé en conséquence.

Il courba la tête avec une humilité vraiment touchante sous l'avalanche de reproches que le comte l'accablait, et il sut répondre avec tant d'adresse, en reconnaissant ses torts sans chercher à les atténuer, et en exprimant un repentir d'une telle sincérité apparente que M. d'Areynes sentit sa colère tomber peu à peu et que le flot de bile qui lui montait du cœur aux lèvres tarir brusquement.

Gilbert s'en aperçut et, en comédien de premier ordre, rompu à toutes les hypocrisies, se garda bien de prodiguer les promesses et les serments. Mais en un langage simple, d'une voix que l'émotion semblait faire trembler, il laissa deviner les richesses de son âme, les trésors de son cœur, dont il n'avait jamais eu l'occasion de faire usage, et qu'il prodiguerait aux pieds d'Henriette.

Bref, il obtint ce résultat prodigieux de faire à peu près la conquête d'un homme, mal disposé pour lui cependant, et qui passait à à bon droit pour clairvoyant.

Un mois plus tard, on signait à l'hôtel de la rue de Vaugirard le contrat de mariage de Gilbert Rollin et de Mlle d'Areynes.